BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages qui sont adressés au directeur de la *Revue* : M. J. MAROUZEAU, 270, boulevard Raspail, Paris, XIV^{e}, avant la mise en pages du volume.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à une mention bibliographique seront signalées à leur place de classement dans l'*Année philologique*, éditée à la librairie des Belles-Lettres.

Grammaire et philologie.

H. THESLEFF, *Yes and no in Plautus and Terence* (Societas scientiarum Fennica : Comment. human. litterarum, XXVI, 3) : Helsinki, Academic Bookstore, 1960, 83 pages, 420 Mk. finl.

Le problème qui fait l'objet de cette enquête est curieux, et presque irritant : on sait que les Latins n'avaient pas de mots répondant au sens de nos si commodes, et en apparence indispensables, *oui* et *non*. On sait aussi que cette carence est commune à d'autres langues, anciennes ou modernes, ce qui pose la question si délicate du signifié et du signifiant en même temps que celle de ce qu'on appelle (parfois improprement) les lacunes de vocabulaire. On sait aussi que dans le passage du latin au français se sont forgées, par deux procédés différents, une particule *oc* (latin *hoc*) ou *oïl* (latin *hoc ille*) et une particule *non*. La question qui se pose invinciblement est de savoir quand apparaît en latin le début du processus qui a déterminé ces créations. Il faut bien dire que l'enquête menée par M. Thesleff ne pouvait pas apporter une réponse à cette question. La négative *non* n'est guère employée que deux fois par Plaute, et, curieusement, plus souvent par Térence (quatorze fois), mais de telle façon qu'elle apparaît comme construite avec un verbe sous-entendu et non comme une particule autonome. Quant à l'affirmative, elle est exprimée par recours à des tours très divers, dont le plus usuel est la répétition d'un mot figurant dans la question (Reddidistine? — Reddidi. || Bonan fide dixiti? — Bona), ou du moins sa confirmation (Veron? — Serio). Tout au plus peut-on prévoir le *hoc* (*oc*) ou le *hoc ille* (*oïl*) de l'avenir en enregistrant des réponses telles que : *id ipsum*, *istuc ipsum*, *hoc quidem*, ou (*hoc*) *factum*, tout en s'étonnant, à vrai dire, que ne se soient pas généralisées des formules pourtant fréquentes comme *ita* ou *sic* (ou *uerum*, qui nous a donné un *voire* quasi

mort-né, ou *etiam*, qui revit peut-être en italien). Mais la réponse à ces questions ne saurait nous être fournie que par le témoignage du bas-latin ou du roman naissant.

J. Marouzeau.

J. J. M. Zonneveld, « *Angore metuque* »; *Woordstudie over de Angst in De rerum natura van Lucretius* (Academisch Proefschrift) : Nimègue, Dekker & van de Vegt, 1959, 9,75 Fl.

Un ouvrage présenté dans une langue de diffusion mineure court toujours le risque d'un compte rendu insuffisant, et le résumé français que nous offre l'auteur n'est pas fait pour nous éclairer comme nous souhaiterions de l'être sur une enquête qui pose des questions délicates de philologie et de psychologie.

Après quarante-cinq pages de généralités concernant Lucrèce, l'auteur « examine minutieusement tous les passages où l'on trouve les termes qui expriment l'angoisse, donc essentiellement *timor*, *formido*, *metus*, *angor*, en y ajoutant *cura*, *dolor*, *pauor*, *terror*, et il confronte les textes correspondants d'Épicure, pour établir que Lucrèce ajoute à l'attitude épicurienne une sorte d'agressivité, « un pessimisme plein de défaitisme foncier », qui trouve particulièrement son expression dans le tableau final de la peste d'Athènes.

Pour le détail, l'auteur consacre un chapitre entier au terme le plus expressif *angor*, et toute la seconde partie de son étude à *metus*, groupé d'abord avec *cura*, *dolor*, puis avec *pauor*, *terror*, enfin avec *timor*, *formido*. Beaucoup de subtilités dans les distinctions qui s'ensuivent, beaucoup de considérations psychologiques, avec le souci de définir chaque terme en fonction de la sensibilité du poète. Il va de soi que chemin faisant l'auteur rencontre la riche étude de M. A. Ernout sur *metus* et *timor* (*Philologica*, II, p. 7-56) ; il l'évoque même dès la présentation de ses « Stellingen » hors page, pour noter que chez Lucrèce les deux mots ne sont pas synonymes (« contra A. Ernout, *Philologica* », dit-il). Il aurait pu faire remarquer que la conclusion de M. Ernout est bien plus nuancée ; cf. p. 56 : « dans l'histoire de *metus* et *timor*... la phonétique, la morphologie, la sémantique ont joué chacune leur partie » ; j'ajouterais encore la considération des jeux phoniques, dont Lucrèce est si coutumier : goût de la dittologie, qui fait que souvent il se joue de la rigueur du sens (*angore metuque*, *cura metuque*, *pauor ac metus*) ; rapports étymologiques (*anxius angor*) ; rapprochements allitératifs (*cuppedine curae*, *macerat metu*, *curas cordis*, *patrius pauor*, *trepido terrore*, *taetro terrore*, *tacito timore*, *moerore metuque*, *turbare timore*). Les raisons de sens ne sont pas seules déterminantes ; on ne saurait

prendre texte d'une œuvre poétique comme le *De rerum natura* pour fixer les éléments d'une sémantique rigoureuse.

J. MAROUZEAU.

H. MIHĂESCU, *La langue latine dans les provinces danubiennes de l'Empire romain* (en roumain) : Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Romine, 1960, 327 pages + 3 cartes.

L'auteur étudie le latin en usage à l'époque de l'Empire, et même au delà, dans les provinces danubiennes, à savoir : la Dalmatie, le Noricum, les deux Pannonies, les deux Mésies et la Dacie. L'étude est fondée sur l'examen minutieux des inscriptions, qui dépassent, à ce jour, pour la région indiquée, le chiffre de 20.000, et des textes, qui sont relativement rares et principalement ecclésiastiques ; rappelons, parmi les plus anciens : l'œuvre de Victorinus Petavionensis (Pannonie supérieure), écrite avant 304 ; l'épître de Palladius de Ratiaria (Mésie supérieure), rédigée en 379 ; celle d'Auxentius de Durostorum (Mésie inférieure) sur la vie et la mort d'Ulfila, composée en 383 ; la « dissertation » de Maximinus contre Ambroise (Mésie inférieure), qui est également de 383 ; et les œuvres de Nicetas de Remesiana (Dacie sud-danubienne), qui vont de 370 à 410 ; les autres auteurs sont du VI^e^ siècle (Marcellinus Comes, Jordanes, Procope de Césarée : nous sommes déjà au Moyen Age).

Le travail de M. Mihăescu est scrupuleux et complet ; il examine tous les aspects de la langue : phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire, à l'exception des faits de style, mais cela se comprend. Sa conclusion est que la région danubienne ne constituait pas un domaine linguistique isolé dans l'Empire : les faits de langue qui s'y constatent ne lui sont pas spécifiques. Si ces résultats ne renouvellent pas ce que l'on savait déjà, le livre de M. Mihăescu n'en demeure pas moins utile par la richesse des matériaux réunis et par leur bonne systématisation. Ajoutons qu'il est réconfortant de voir les études latines revenir à la vie dans les Carpathes, « ce cœur latin ».

De copieux *indices* des noms et des mots complètent utilement ce sympathique volume.

J. MAROUZEAU.

Paléographie et Critique des textes.

E. DOBLHOFER, *Le déchiffrement des écritures* : Paris, Arthaud, 1959, 350 pages, 41 planches hors texte, 95 figures dans le texte.

Voici un livre extrêmement original, le premier de ce genre : il nous révèle le processus non encore vulgarisé du déchiffrement de plusieurs